



*De Félix le rémouleur aux habitants de la Reyssouze,
Manisa, Turquie, le 12 avril 2007*

Hardi érudit

L'autre nuit, j'ai fait un rêve perturbant : force 6 sur l'échelle des songes. Un vrai tremblement de tête ! J'assistais à l'enregistrement de la célèbre émission "Hardi érudit" qui avait lieu sous un chapiteau monté au champ de foire. Soudain, un projecteur se braqua sur moi. J'entendis une voix me convoquer sur scène. Pourquoi moi ? Tous les spectateurs applaudirent. J'étais piégé. Une force incontrôlable me propulsa hors du fauteuil. Le célèbre animateur, Rudy Roule, m'accueillit en m'enlaçant :

- Bienvenue à notre érudit du jour ! Monsieur Félix, vous êtes rémouleur de métier, mais tout le monde apprécie vos connaissances sur le quartier de la Reyssouze. Vous êtes la mémoire locale. Ça tombe bien. La première question porte sur un monument de ce quartier que l'architecte a disposé comme un morceau de sucre au cœur de la géométrie des immeubles. Il s'agit de... ? Vous avez vingt secondes pour cette question bleue, de niveau facile.

Les rêves ont l'inconvénient de liquéfier le cerveau et de charger la langue d'un kilo de colle. Je parvins néanmoins à articuler :

- L'église Saint-Pierre Chanel.

- Très bien, Félix, l'église Saint-Pierre Chanel ! Elle fut construite entre 1966 et 1968 par Pierre Pinsard, un disciple du grand architecte Le Corbusier. Parallélépipède de béton, elle affiche une modernité sobre, sans autre décoration extérieure que ses trois élégants "porte-cloches", campaniles semblables à des mâts, donnant une image abstraite de la Trinité.

J'épongeai la sueur sur mon front. J'étais prêt à me retirer pour laisser la place à un autre concurrent, mais Rudy Roule me retint et enfonça le micro dans ma bouche. Le visage déformé

par un rictus, il décocha la question redoutée :

- Qui était Pierre Chanel ? Question jaune. Trente secondes.

La percussion du chronomètre et les battements de mon cœur conjuguèrent leurs rythmes. J'étais terrorisé. Je n'avais pas la moindre idée des actes pieux, généreux, merveilleux qui avaient valu à ce Pierre d'être canonisé. J'étais puni. Cent fois, j'étais passé devant l'église sans me poser la question de l'identité de ce saint. J'étais un irresponsable. J'aurais voulu disparaître, mais le gong fatal me déchira les oreilles, sans me réveiller. J'avais perdu.



- Ce n'est pas grave, rugit Rudy Roule avec son légendaire accent suisse. Vous ne partirez pas les mains vides. Vous avez gagné une biographie de Pierre Chanel, plus un kilo de sucre en morceaux pour réaliser la maquette de l'église.

Je sortis de scène sous les huées, soulevé de terre par deux videurs polynésiens, taillés comme des rugbymen de l'équipe des Tongas. Ils me jetèrent dans un couloir sombre. Le cauchemar s'épaississait. L'instant d'après, je me retrouvai sous le porche de l'église, le livre consacré à Pierre Chanel sous le bras. Il faisait jour, mais j'étais seul. L'édifice me plaisait. D'abord j'en aimais l'humilité. L'église et ses clochers ne cherchaient pas, par la hauteur, à dominer ou à écraser les immeubles voisins. Au contraire, ils s'intégraient paisiblement à l'ensemble du bâti. Une pierre de l'église de Cuét, village de l'Ain, était encastrée dans le béton de l'entrée, avec une date gravée dessus : 1654. Elle avait été posée au début de la construction, le 3 octobre 1966. Je la caressai. Geste que je regrettai aussitôt car une voix m'interpela comme si, en effleurant la pierre, j'avais déclenché un enregistrement électronique. Le ton de la voix charriait les reproches de Pierre Chanel :

- Ainsi tu ne me connais pas ?

- Je le confesse.

- Tu ne sais même pas que je suis né à Cuét, le 12 juillet 1803 dans une modeste famille de paysans ?

- Je demande pardon pour mon ignorance.

- La mienne était grande aussi quand j'étais petit. Ma naissance me destinait à la garde des troupeaux. Ce



sont les curés des paroisses voisines qui ont remarqué ma piété et mes dispositions pour étudier. Mes parents, simples et vertueux fermiers, ne pouvaient pas s'opposer à la volonté des prêtres. Ils ont accepté que je m'instruise auprès d'eux. Je t'épargne les étapes de ma progression. Elles ont enchanté mon entourage. Le petit bouvier a accédé aux beautés savantes du latin et aux principes moraux des prédicateurs majeurs. Je suis devenu un...

- Hardi érudit !

- Pardon ?

- Je veux dire : un séminariste accompli, un prêtre ordonné...

- Exact. Et veux-tu savoir où cela m'a mené ?

A lors entre dans cette église qui m'est dédiée : la première qui fut construite après ma canonisation, dans une ville proche de ma terre de naissance. Je pénétrai à l'intérieur du morceau de sucre, grand de 38 mètres sur 29. Pierre Chanel se tut pour que je puisse profiter de l'atmosphère sacrée de cet espace empli de vide et de silence. Pas de décoration. La bâtisse aux parois de béton brut ou lisse était éclairée par des meurtrières, ouvertures minimales conçues sous l'influence de Le Corbusier. Le plafond, composé de 12.000 briques creuses insérées dans le béton, apportait une note colorée à l'édifice. Les fidèles gourmands, pensai-je, y verront un ciel de gaufres rouges. J'orientai des réflexions plus dignes vers l'autel, mis en évidence par la lumière coulant d'un puits ménagé dans la voûte. Un poisson stylisé ornait la façade de la table de béton. Je me sentais gagné par le recueillement qu'un tel dépouillement favorisait, quand, soudain, un tableau attira mon attention. Au centre du mur principal, trônait l'étrange portrait d'un homme entouré de fleurs exotiques, sur un fond de reliefs volcaniques. Le ciel de la toile était couvert d'une feuille de palmier. Des Polynésiens ramaient à bord d'une pirogue à balancier.

- Ce paradis était ma destination.

C'était la première fois que je voyais Pierre Chanel. Son portrait le montrait avec des traits de jeune homme maigre, dont la volonté semblait plus forte que la santé. Ses yeux en amande fixaient l'horizon le plus lointain. Et son sourire traduisait le bonheur de devoir affronter les conditions de vie les plus éprouvantes. Ainsi le voulait sa vocation de missionnaire.

- Mes supérieurs et mes paroissiens ne souhaitaient pas me voir partir. Sans orgueil de ma part, le zèle que je déployais auprès des populations rurales les plus reculées de l'Ain faisait merveille. J'ai dû rejoindre l'ordre des Maristes pour, enfin, avoir le droit d'approcher "mes chers sauvages". J'étais affecté à la conquête des âmes d'Océanie. À cette nouvelle, la joie de mon cœur ne connut pas de limite.

- Vous avez dit "sauvages" ?

- Ne t'offusque pas, Félix ! Nous n'appartenons pas au même siècle, toi et moi. Au XIX^e siècle, nous étions persuadés d'avoir un rôle à jouer auprès des peuples reculés que nous pensions ignorants. Je suis parti en 1836 avec l'idée d'apporter à ces pauvres êtres le réconfort de notre civilisation et le poids de nos certitudes. Je pensais bien faire. Nos bagages regorgeaient de couteaux à sifflets, de ciseaux, de miroirs, de rubans, d'étuis, de bêches, de pioches, de pelles, de haches, de scies, d'enclumes, de soufflets de forgeron, de cloches, de bannières... En tout quatre-vingt-quinze caisses.

- Et à quels "indigènes" ces cadeaux étaient-ils destinés ?

- Après avoir embarqué au Havre le 24 décembre 1836 à bord du trois-mâts La Delphine, nous avons cinglé vers le Chili, via le Cap Horn. De Valparaiso, un voilier américain nous emporta jusqu'à Tahiti. Nous poursuivîmes notre voyage à la recherche de territoires non encore christianisés. Aux îles Tonga, nous apprîmes que l'archipel de Wallis et Futuna n'avait jamais accueilli de missionnaires. C'était donc là que nous irions. J'atteignis Futuna onze mois après notre départ de France. Je sus que mon destin resterait scellé à ce peuple de guerriers, à ces gens, grands, forts, bien proportionnés, intelligents et laborieux. Mon premier devoir fut de m'adapter à la vie locale. Je mangeai le taro, l'igname, la banane, le fruit de l'arbre à pain et le poisson cru. Nous vivions, mon compagnon et moi, sous la protection du chef, dans la case royale, acceptant les contraintes de la promiscuité.



- Comment communiquiez-vous ?
- J'appris la langue, et mes actes de bonté envers la population me valurent le titre de Pétélo, "l'homme au grand cœur".
- Vous comptiez attirer par une gentillesse exemplaire les âmes polynésiennes dans les filets bienveillants de la foi chrétienne ?
- Bien sûr. Mais j'ai commis des erreurs, et elles me furent fatales. Ce peuple ne connaissait pas la compassion, et mes efforts pour soigner mon prochain ont été interprétés comme une concurrence directe à l'action des sorciers. Ils complotèrent contre moi. Le succès de mon prosélytisme irrita aussi les gens de pouvoir qui virent en moi une menace pour leur prestige et leur autorité.



Et, enfin, je le reconnais sans honte, j'ai participé à l'incendie des fétiches. Je résistai à la colère des idoles mais pas à celle des chefs qui jugèrent que j'avais dépassé les bornes. Depuis des mois, notre présence affectait les manières de vivre des indigènes.

- Et quel fut le prix à payer ?
- Celui de ma vie. Je mourus le 28 avril 1841, à l'âge de 38 ans, dans un acharnement de coups portés contre ma personne à l'aide de casse-têtes. Ce martyr fit de moi un saint.
- Et vous ne regrettez rien.

Une voix désagréable se substitua à celle de Pierre Chanel et répéta ma question :

- Et vous ne regrettez rien ?

Un frisson me parcourut, de la visièrre de ma casquette à l'extrémité trouée de mes chaussettes. Je me retrouvai de nouveau sur scène, je ne sais par quel miracle pervers. Rudy Roule exerçait sur moi une odieuse pression, il me poussait à tenter le super banco.

- Un candidat brillant comme vous ne peut pas reculer. Alors vous dites... :

Je lâchai, à bout de force :

- Super banco !

- Il dit super banco ! La question est d'ordre politique. Concentrez-vous : à qui doit-on le rattachement de Wallis et Futuna à la France ? Trente secondes. Réfléchissez bien, Félix !

J'arrêtai le chronomètre d'un geste vigoureux et débitai :

- Ce fut grâce à ou à cause des missionnaires français ! Aucune puissance coloniale n'avait revendiqué l'archipel avant leur arrivée. En 1842, soit cinq ans après le meurtre de Pierre Chanel, les chefs des deux îles, poussés à la conversion, demandèrent le protectorat français. Le roi Louis-Philippe l'accorda en 1843, envoyant un cheval à Wallis comme cadeau d'union. Cette bête y était inconnue. Les deux îles sont, depuis 1961, territoires d'outre-mer de la République française.

Je crus que Roudy Roule allait défaillir de surprise. Il se pencha vers moi et me gratifia d'un clin d'œil complice :

- Bravo, Félix, très fort. Vous avez gagné le droit de vous réveiller. Vous avez dix secondes. Top chrono !

Les contes de la Reyssouze

Lettre n° 11 / avril 2007

Mise en place du projet : Réseau de lecture publique de Bourg-en-Bresse

Ecriture : Jean-Yves Loude et les enfants de la Reyssouze / **Graphisme :** Néo et les enfants de la Reyssouze

Financement : ville de Bourg-en-Bresse • Partenaires Contrat de Ville • Bourg Habitat

Partenaires : Jean-Yves Daux et sa classe de CE2-CM1 de l'Ecole Charles Perrault • Pascale Durand et sa classe de CM1 de l'Ecole Charles Péguy • Patrick Pocheron et sa classe de CM2 de l'Ecole St Exupéry / **Remerciements aux personnes ressources :** Isabelle Bouilloux, Claude Brichon, Maurice Brocard, Paul Cattin, Stéphane Daval, Solen Delrue, Michèle Dufлот, Annie Eyraud-May, Claudie Fox-Lefriche, M'Hammed Gorrab, Michelle Lefèvre, Lydie Loeillet, Marie-Pierre Martot, Nicole Miquel-Deborne, Jean Molard, Elisabeth Roux, Marie-Anne Sarda, Romuald Tanzilli, Michèle Thénoz, Bernadette Thévenard, Philippe Véré, Virginie Villard-Grosjean, Martine Vorreiter.